

**Boxer  
comme  
Gratien**

**Didier  
Castino**

**Les Avrils**

*À Éric*

*Debout, mais incliné du côté du mystère.*

Victor Hugo, *Veni, vidi, vixi*

*Peut-être n'êtes-vous qu'un serviteur déguisé de la loi comme la loi en secrète à l'image du bandit pour traquer le bandit ; peut-être êtes-vous, finalement, plus loyal que moi. Et alors pour rien, par accident, sans que j'aie rien dit ni rien voulu, parce que je ne savais pas qui vous êtes, parce que je suis l'étranger qui ne connaît pas la langue, ni les usages, ni ce qui ici est mal ou convenu, l'envers ou l'endroit, et qui agit comme ébloui, perdu, c'est comme si je vous avais demandé quelque chose, comme si je vous avais demandé la pire chose qui soit et que je serais coupable d'avoir demandé.*

Bernard-Marie Koltès,  
*Dans la solitude des champs de coton*



Je monte sur le ring avec l'intention d'en finir au plus vite. Qu'est-ce que vous croyez ? Que c'est un plaisir la boxe ? Que c'est un sport ? Vous n'y êtes pas du tout.

Si ça dure, je serai en difficulté. La seule garantie de remporter le combat est d'assommer l'autre le plus rapidement possible.

Il est en moi ce coup. C'est ma force. Tout le monde le dit.

Je ne sais pas calculer mes chances. Pas appris.

Je boxe comme je suis.

Une tête à faire ça. La puissance. La rage. Je suis grand et terriblement musclé. C'est la nature. Je boxe avec ma nature.

Détruire. Sinon ce n'est pas la peine. Ça oui, on me l'a appris. Faire la guerre.

Les poings dans la gueule sont des couteaux. Des flingues. Porter le coup fatal comme s'il n'y en avait pas d'autres possibles. Tout mettre. Tenter de concentrer en lui les plus grands coups que la boxe ait enfantés.

Je veux voir le nez s'aplatir, se fendre la lèvre, éclater la pommette, l'arcade. Voir la tête meurtrie projeter les gouttes de sueur et de sang dans l'espace.

Je guette le moment où je pourrai me dire c'est bon, tu y es, tu as réussi. Le moment où le corps flanche, ne se porte plus, s'écroule.

C'est ça ma vie. Je me libère de l'autre.

Puis je le serre dans mes bras. On mélange notre sang, la sueur, nos blessures. On a mal quand on s'étreint. On a encore mal après.

Je compte les jours où je n'ai pas mal. Si ça arrive je suis perdu. Je n'attends qu'une seule chose. Que la douleur revienne.

Je n'ai jamais boxé sans avoir mal.

Entrer sur le ring c'est mourir un peu. Je pense toujours que c'est peut-être la dernière fois. Je sais que ma vie va changer. Que c'est imminent.

Je veux parler de boxe parce que c'est ce que je sais faire de mieux, ce que je sais faire tout court.

Bon qu'à ça.

Je ne sais pas si tu comprends.

VENI



Il y a à Marseille un boxeur que tout le monde connaît et ce n'est guère une exagération de dire tout le monde, un boxeur dont le nom réveille des souvenirs chez les plus anciens, chez ceux qui comme Hervé et son ami Édouard sont entre deux âges, et même chez les plus jeunes à qui on a transmis la légende du boxeur marseillais. Ses titres, sa tête, on ne sait pas toujours, mais le nom, ça oui, surtout ici.

– Qui tu dis ? Ah oui, bien sûr je connais.

Si on entend son nom, on recherche mécaniquement son prénom.

– Tu vois qui c'est Tonna ?

– Tonna ? Bien sûr. Gratien Tonna.

C'est un réflexe. Un peu comme si on répondait à une devinette, je te donne le nom tu me donnes le prénom, si je te dis Clay tu réponds dans la foulée Cassius Clay – ou Philippe Clay si on est marqué par une certaine variété française.

Tonna, c'est donc Gratien. Gratien Tonna. Tonna la Foudre. Tonna le Maltais.

Hervé n'a assisté à aucun de ses combats ni suivi aucune retransmission à la télévision. La boxe elle-même n'est pas un milieu qui l'attire, elle demeure pour lui un mystère, un univers où il n'a jamais eu envie de s'aventurer – la violence, l'argent, les chaînes en or et les femmes, la déchéance une fois les gants raccrochés, non vraiment très peu pour lui. Mais dans la famille on a toujours parlé de Tonna, il y avait ceux qui comme son père évoquaient un athlète, un homme qui n'avait pas peur de jouer sa vie sur les rings – il se souvient précisément de ces paroles –, et ceux qui, comme l'oncle Alfred – et forcément la tante Simone qui en se faisant épouser avait automatiquement épousé son avis et son vote – dénigraient ce voyou, ce mange-merde, ce bon à rien. Son père haussait le ton.

– Je te parle du ring, réponds-moi sur le ring !

Adolescent, Hervé ne comprenait pas comment un inconnu pouvait déchaîner autant de passions, on était obligé de changer de sujet pour apaiser les esprits. Qui était cet homme ? D'où vient que depuis toujours, et plus encore depuis qu'Édouard lui serine de le faire, il ait voulu se pencher sur cet étranger illustre, écrire sur celui qu'on connaît ici comme l'ange Boufaréoù ou le ravi de la crèche, Gaston Defferre ou Bernard Tapie ou comme tous les footballeurs qui ont vengé la cité phocéenne de sa *mauvaise réputation*, au premier rang desquels Basile Boli, auteur de la tête victorieuse qui a envoyé Marseille le 26 mai 1993 sur le toit de l'Olympe

et l'a rendue fière à jamais parce qu'*à jamais les premiers* ? Boli, que des milliers de Marseillais ont adopté comme leur enfant ou leur frère malgré sa couleur de peau et leur vote pour l'extrême droite qui bat souvent des records dans les environs. On n'est pas à un paradoxe près ici comme ailleurs et, en guise de paradoxe, Hervé non plus ne recule devant rien, lui qui veut écrire sur le mystère Tonna alors qu'il ignore tout de la boxe, mais ceux qui encensent Boli ou Skoblar savent-ils tous jouer au football ? Eux qui pestent contre ces *chèvres* ou ces *peintres* qui ne savent même pas contrôler une *balle* malgré tous les millions qu'ils gagnent ?

Gratien Tonna fait partie de ces figures locales, à la différence que sa notoriété est plus étrange, moins immédiatement compréhensible. Un tel mystère interroge Hervé avec insistance. D'autant plus que son ami Édouard connaît le boxeur et en parle avec enthousiasme.

Il y a un an, Édouard a rencontré Gratien Tonna grâce à Gigi. Gigi est l'ami d'Édouard. Tonna est le voisin de Gigi. Gigi les a mis en contact.

La rencontre a été une évidence. Les deux hommes semblaient se reconnaître, comme on se retrouve après s'être perdu de vue et que, malgré les transformations et la vie qui vous roule dessus, un détail du visage, un geste, un regard vous rappelle soudainement à l'autre. Ils étaient de la même trempe. De la même race, a pensé Édouard. Chacun d'eux a perçu en l'autre sa part d'homme, oui, Tonna aurait pu être son ami et s'ils s'étaient rencontrés plus tôt, les choses en seraient allées autrement, Édouard en est convaincu encore aujourd'hui.

– Je ne l’aurais pas laissé tomber comme ceux qui l’ont connu quand il avait de l’argent et qui l’ont depuis longtemps oublié comme l’oublie l’existence.

Une semaine avant de retrouver Hervé au Mercurio, table 5, Édouard a revu Tonna. Ils ont passé la journée ensemble et dans la soirée, ils sont allés boire quelques bières.

– Je peux te dire qu’on n’en a pas bu qu’une. Mais ce qu’il a vécu, ce mec ? Tu ne peux pas imaginer.

C’est lors de cette deuxième rencontre qu’Édouard lui a parlé d’Hervé. C’était sa façon à lui de *réparer* ce que le sort, cruel, avait réservé à Tonna. Hervé l’aiderait dans sa volonté de le sortir de là. Pas besoin pour cela de remorqueuse ni de clé à molette. Le boxeur avait juste besoin d’un livre. Édouard ne demandait pas le Pérou.

Un livre qu’Hervé écrirait. Il ne pourrait pas refuser. Entre amis on ne se refuse pas un service. Que Tonna lui parle et qu’Hervé l’écoute, qu’il sente qu’on se déplace exprès pour lui, pour l’entendre, qu’il prenne conscience que sa parole est précieuse et rappelle à tout le monde, avec des mots bien comme il faut, qui il est.

Édouard lui rapporte une nouvelle fois les temps forts de sa carrière, il lui re-raconte ses frasques, l’argent, la loi, la vieillesse, il lui reparle sous le sceau du secret des femmes qu’il a connues. Surtout une, très célèbre.

– Tu te rends compte ? Une vie, je te dis. Il ne faut pas la perdre. Lui ne sait pas lire et il écrit à peine. Il est maintenant dans une situation... C’est la misère. Il n’a plus un rond. Ce n’est pas possible, je lui ai dit, qu’on

n'ait jamais rien publié sur toi à part des articles. Tu sais ce qu'il m'a répondu ? C'est normal, on va pas écrire sur moi avec ce que j'ai fait.

Édouard a présenté Hervé comme un écrivain appartenant à son cercle d'amis, il serait certainement d'accord de retracer l'histoire du boxeur, il a insisté, il a voulu le convaincre, ça intéresserait un grand nombre de personnes, ce à quoi Tonna a répliqué qu'il n'était pas aussi convaincu que lui, mais que si ça lui faisait plaisir et que son ami d'écrivain ne craignait pas de se salir les mains, pourquoi pas ? De toute façon ça ne changerait rien.

– Je l'ai pris sur moi, j'ai dit qu'à coup sûr tu accepterais. Un mec comme ça, il faut le sauver.

Gratien Tonna a aujourd'hui soixante-douze ans. Il paie les excès de sa jeunesse.

– L'argent, je peux te dire qu'il en a eu, mais il a flambé, et puis tu sais comment c'est, il ne gardait rien, il donnait aux copains, à la famille, les filles, la bringue, il ne savait pas gérer, tu sais combien il a pris pour boxer à Las Vegas ? Quinze briques. Autant te dire rien du tout. Ça n'a rien à voir avec aujourd'hui. Les Tyson Fury, les Wilder et les Joshua, eux ils te mangent des dizaines de millions de dollars par mois. Sur l'année ils te palpent cent millions. Floyd Mayweather – Édouard dit « Maïwézeur » –, en 2014, il a fait deux combats, tu entends, deux, le mec, il a passé en tout soixante-douze minutes sur le ring, c'est véridique, tu peux vérifier, et il a gagné plus de cent millions de dollars, pour soixante-douze minutes dans l'année. Je me suis amusé à faire le calcul, soixante-douze minutes par an ça fait six minutes

par mois, une seconde et demie par semaine, ça te fait des journées à 0,2 seconde, même pas une seconde, ça va ? T'as pas le temps de comprendre, pas le temps de te mettre à compter que c'est déjà fini, toi Hervé, tu me dis que ton problème c'est les grosses sommes, tu n'arrives pas à voir combien ça fait, moi c'est celles qui sont trop petites, zéro c'est rien, alors en dessous de zéro c'est encore moins que rien, ça n'existe pas, tu sais combien de secondes par jour je passe au resto, moi, combien d'heures ? Lui, c'est en secondes qu'il compte et encore s'il compte, le mec il fait pas les trente-cinq heures, il rigole si tu lui dis, je te parle même pas des sponsors, avec Ronaldo et Messi il fait partie des sportifs à avoir gagné plus de un milliard de dollars dans sa carrière, d'ailleurs tu sais comment on l'appelait ? Money – Édouard dit « Monai ». Putain tu imagines ?

Par mois ? Par an ? Hervé ne sait pas, il ne s'est jamais posé ce genre de questions, ça ne l'intéresse pas, il mesure juste que c'est énorme, que c'est à celui qui touchera le plus, que le combat de boxe c'est aussi le combat des dollars, des dizaines, des millions de dollars qui mettront KO l'autre et que la puissance des coups portés se mesure à la puissance des dollars encaissés, que les uns comme les autres sont intimement liés dans un corps à corps soudé pour l'éternité.

Mais Tonna lui n'a rien connu de pareil. Hervé imagine tout de suite l'argent impossible, l'argent qui glisse entre le pouce énorme et cette masse boursoufflée qu'est la main du boxeur dans son gant, aucune prise, une main

impuissante quand il s'agit de saisir les billets, de les ranger entre la paroi abdominale et la ceinture du short, un sacré handicap, pire que la pince de homard dont est affectée Madame Rébuffat, sa voisine du premier.

Ce que Tonna a gagné, il l'a dépensé prêté donné perdu. Tout le monde le dit. Il sait qu'il vit encore, qu'il est fauché et qu'on l'oublie, ce sont des choses qui se savent. Ce n'est pas la peine d'avoir assisté à des combats, d'être entré dans une salle pour envisager le destin d'un boxeur.

– Tu penses à quoi ? Tu m'écoutes ? Il a soixante-douze ans, je te dis. Alors tu comprends il ne faudrait pas trop tarder. Il n'est pas flamme.

Hervé répond que le projet le tente, que lui-même l'avait envisagé avant qu'il ne lui en parle. C'est intéressant, c'est sûr, mais écrire un livre c'est long, ça ne se fait pas en deux coups de cuillère à pot. Une seule rencontre ne suffira peut-être pas. Et puis, il n'est pas seul embarqué dans cette histoire, il faut que l'éditeur soit d'accord.

Pour Édouard, ce n'est pas un problème, il s'agit d'écrire un livre, point. S'il faut, il ira parler, lui, à l'éditeur.

– Tu peux déjà rencontrer Tonna une première fois et après on verra. On s'arrangera toujours avec l'éditeur.

Pendant qu'il développe, argumente, Hervé réfléchit à cette perspective qui l'attire et le prend, il s'en sent capable, il se le répète, il y croit. C'est un jour avec, ce sera peut-être différent demain s'il n'écrit pas autant qu'il le souhaite.

Ses pensées sont très vite vaincues par le flot de paroles d'Édouard. Des paroles qui séduisent Hervé, comme si c'était les siennes, il sait ce que son ami va dire, il pourrait terminer ses phrases, il commence déjà à écrire en l'écoulant, il aime infiniment que la parole dépasse les mots qu'on emploie, quand elle devient à elle seule une scène qui nous emporte et invente ce qu'on a ressenti ou vécu ailleurs, dans d'autres circonstances, à un autre moment.

– C'est une montagne, moi je fais un quatre-vingt-deux, il est plus grand que moi et il a soixante-douze ans. Je te dis pas sa taille à vingt-cinq ans. Tu l'aperçois, tu comprends de suite que c'est un boxeur. Une masse qui se déplace. Un arbre lui tombe dessus, c'est l'arbre qui se casse, tu vois ce que je veux dire ? Il est indestructible, c'est un warrior. Et les mains putain. C'est plus fort que toi, mais tu les regardes. Les mains devenues des poings, forcément tu y penses. Les pattasses qu'il a. En principe tu ne regardes pas les mains quand tu vois une personne pour la première fois, tu regardes les yeux, la bouche si c'est une gonzesse qui te plaît, quand elle baisse la tête tu regardes les nichons, le cul quand elle se retourne, mais les mains jamais. Là c'est obligé, tu viens le voir aussi pour ça, ses mains, par contre tu regardes discrètement, ça se voit si tu regardes. Quand je l'ai fait, j'avais l'impression de faire un braquage. Ses doigts, on dirait qu'il n'en a que trois qui prennent toute la main, tu vois à peine qu'il en a cinq, ils sont serrés les uns contre les autres comme s'il ne pouvait pas les écarter, comme si les écarter n'était pas dans ses habitudes, non pas habitudes, pas dans sa morphologie, dans son gabarit plutôt, voilà

c'est ça, dans son gabarit. Il y a des mecs qui ont les jambes arquées, le nez en trompette, lui il a les doigts serrés, ramassés comme s'il avait peur d'en perdre un, tu vois qu'il en a cinq seulement quand un filet de jour les sépare au moment de prendre un verre ou de coincer la clope et là tu te dis que la clope ne va pas résister, qu'il va finir par l'écraser tant la pression est énorme et c'est vrai qu'elle est toute froissée la clope, mâchée, broyée. Ses doigts, je te jure, on dirait qu'ils bandent putain, ils sont durs, raides, épais, prêts à envoyer. Quand je lui ai serré la main, j'avais peur de me faire enculer, non je déconne, mais c'est impressionnant, on ne dirait pas qu'elles sont en chair comme les tiennes ou les miennes, on dirait un ouvrage en béton armé, je voulais pas faire le mec qui a la main molle, le genre tu lui serres la main, t'as l'impression de serrer une bite de vieux, moi je me suis dit tu serres, tu fais pas la bite molle, je serre que dalle ouais, comment veux-tu serrer un bloc de béton ? Tu ne serres rien, ça ne bouge pas, ça reste dur, d'ailleurs il ne te serre pas la main, il te la donne et tu sens la force, la putain de force, mais naturelle, tu vois ce que je veux dire, il n'en rajoute pas comme ces mecs qui te broient les phalanges histoire de te faire comprendre que c'est des bonhommes, des bonhommes que dalle, tu mets leur main dans celle en béton de Tonna, ils se fracturent les doigts. Pourtant, tu as vu les miennes, elles ne sont pas petites, mais à côté des siennes, c'est des mains de bébé.

Hervé prend tout, la certitude apparente avec laquelle son ami met en scène l'anecdotique, l'extraordinaire n'est

pas tant dans les faits qu'il raconte que dans la façon de déplacer des montagnes en les racontant. Hervé veut tout retenir, ne pas changer d'un iota l'agencement de ses mots, aux licences qu'il se permet sans frissonner, son verbe, qui ne sort pas des grandes écoles de commerce ni de Polytechnique, a la force de ramener la langue à ce qu'elle est, une barrière de sécurité, un cordon policier que les hommes appréhendent et essaient de franchir malgré tout, faisant fi des normes réglementaires, ignorant que c'est l'usage qui l'emporte in fine, que la langue c'est eux, que la parler c'est être subversif. Bien sûr il n'en dit rien à Édouard qui aurait vite fait de le remettre à sa place. *Qué* subversif ? T'es pas subversif toi ? C'est vrai ce que je te raconte, tu me crois pas ? C'est pas français ?

C'est ça la liberté, pense Hervé, être sûr de ce qu'on voit, des mots qui vont avec, l'analyse à faire ou à ne pas faire, ne pas s'emmerder avec la phrase, ne pas avoir peur d'être trop bas, trop haut ou, et c'est pire que tout, là où rien ne change, où tout a déjà été dit, là où, sans se rendre compte, on croit énoncer ce qui n'a jamais été entendu, mais que tout le monde connaît depuis longtemps.

Écrire. Faire tout péter.

Il suffit de pas grand-chose parfois, ce jour-là ce sont les mots d'Édouard restituant physiquement Gratien Tonna qui deviennent ceux d'Hervé. Ce sera un voyage. Une plongée dans l'inconnu qui l'aspire et sans savoir comment il en ressortira, il accepte la proposition d'Édouard qui est déjà la sienne.

Il écrira sur le boxeur. Il aime l'idée. Il pense au corps en sueur, à la musculature, aux mains gantées qui protègent le visage, la tête qui se baisse, les poings qui montent, descendent, montent, dessinent de minuscules cercles imaginaires et surgissent subitement dans la bouche de l'autre. L'allonge du bras, une envergure qui laisse sans réaction, le temps de percevoir le coup, il est déjà porté. Il pense au torse nu, au short en satin, aux jambes qui dansent. Il pense à celui qui va frapper, recevoir. Il pense au nez comme une patate, un vrai nez de boxeur, les tempes à vif, enflées, les lèvres retroussées, énormes, rondes, la bouche bombée par le protège-dents.

– C'est fou ce que tu me proposes. On dirait que tu lis dans mes pensées.

– Les grands esprits se rencontrent. C'est comme ça qu'on dit ?

Édouard va donc appeler la fille de Gratien Tonna pour fixer un rendez-vous.

– C'est elle qui s'occupe de tout maintenant, elle l'héberge sur un petit terrain où elle tient un snack-bar, dans une sorte de mobil-home. Juste à côté, il y a sa caravane. Il dort là.

– Tu viendras avec moi ?

– Bien sûr. Je serai là, t'inquiète.

Ils doivent donc se retrouver à la zone commerciale de Plan de Campagne.

- Mais où à Plan de Campagne ? C'est immense.
- On n'a qu'à dire sur le parking de Leclerc, tu connais ?
- Non, je n'y vais jamais.
- Comment ça ? Tu connais pas Plan de Campagne ?
- Je connais de nom, mais je n'y vais jamais, c'est monstrueux.
- Monstrueux. Mais t'y'es fou, y'a tout là-bas, cinéma, discothèque, supermarchés, voitures, fringues, tu trouves tout.
- OK, c'est bon je trouverai. S'il faut, je demande.
- Tu demandes rien du tout, c'est simple, dès que tu sors de l'autoroute, tu vois Leclerc, tu ne peux pas le rater. Tu te gares et on y va avec ma voiture.

Sur le parking, Hervé attend Édouard plus de vingt minutes. Les panneaux publicitaires et les enseignes l'encerclent. Sans avoir à se déplacer, il voit. Il ne